

## Semaine Alpi Alpes du 14 au 22 juin 2008

Sortants : Sylvie Cavaro & Nicolas Ané  
Encadrants : Boris Lecourt & Philippe Botkovitz

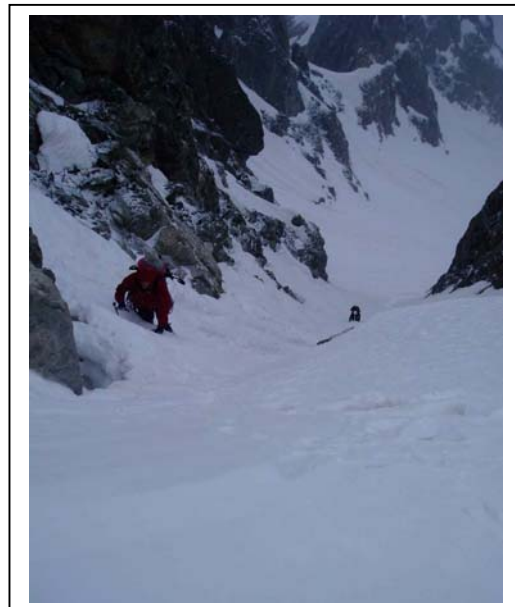
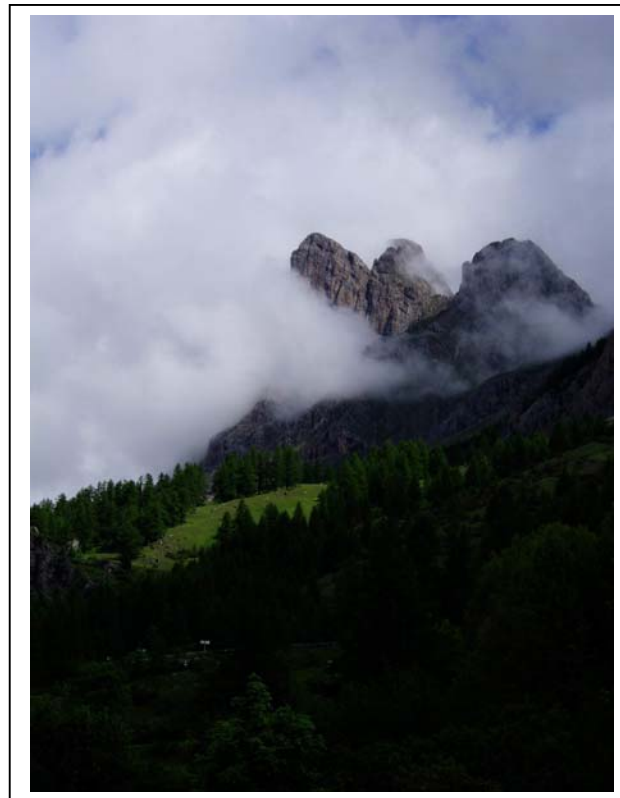
Vendredi 13 juin : départ pour les Alpes vers le massif des Ecrins. La destination initiale, massif du Mont Blanc, a été exclue pour des conditions nivologiques et un temps prévu trop instables.

Là-bas dans les Ecrins le soleil a disparu depuis bien longtemps également, laissant place à la neige et à la pluie, de leur linceul de froidure revêtues. C'est bien mieux tout de même que dans le nord des Alpes. Mains sur nos crucifix nous défions la fatalité et les mauvais hospices d'un départ de vendredi 13. Je ne suis pas superstitieux et le crucifix pourra tout aussi bien servir d'ancre à neige.

Le transfert des affaires sur le parking du TOAC se fait sous la pluie. Quelques heures plus tard le Sud-Est nous ouvre les bras d'un beau et venteux soleil. L'espoir s'alimente à la source lumineuse. Se pourrait-il que la météo se soit plantée et que fleurs et marmottes se dorent la pilule sur les alpages chauds et verdoyants des Alpes? L'arrivée dans les prairies du Casset au pied de la montagne des Agneaux semble accrédiiter cette possibilité même si la température n'est pas des plus élevée. Le ciel dégagé laisse la montagne affirmer des lignes courbes et blanches, chargées de neige. Neige à coloration rousse des sables sahariens sous 2800 m environ, blanc virginal au-dessus. La limite pluie neige des derniers jours est ainsi parfaitement matérialisée. Peu de rocher apparent au-dessus de cette limite, ce qui va imposer de revoir le programme des courses de la semaine. L'épaisseur de neige annoncée au-dessus de la limite pluie neige doit par contre permettre d'envisager des courses neige/glace sans gros risque, moyennant d'éviter la période chaude de la journée sur les faces exposées au soleil.

Samedi est prévu beau, dimanche accueillera une dégradation avec risques d'averse en fin de journée. On la joue optimiste : pour samedi on prévoit une course rocheuse à l'Aiguillette du Lauzet dans le massif des Cerces, et montée en bivouac en soirée pour faire le sommet des Agneaux par la directe de la Calotte (neige/glace D) le lendemain dimanche.

L'Aiguillette du Lauzet est un gros monolithe calcaire, élégant et très vertical dans sa moitié supérieure, culminant à 2717 m, pour 400 m de face depuis sa base. Plusieurs voies y sont +/- équipées. On porte notre dévolu sur la voie de l'Etoile (TD+). Après quelques hésitations d'itinéraire dans le bas on bute sur un mur impressionnant, d'escalade assez exigeante techniquement, physiquement et moralement. Devant monter au bivouac en fin d'après-midi on décide de se limiter à 2-3 longueurs seulement dans le dur, avant de redescendre. La cordée Boris/Nico abrège bien vite ses souffrances, après quelques pédales poussives, pour aller découvrir un peu à notre gauche la voie Davin qui exploite la ligne de faiblesse de la face ouest. Pour notre part avec Sylvie on enchaîne trois longueurs exceptionnelles par l'ambiance et la qualité du rocher. A nos pieds s'étend la vallée de la Guisane, avec tout au fond le col du Lautaret. Les pâturages d'un vert profond et éclatant sont tachetés de carrés Myosotis. Les voitures filent sous nos pieds, dont de vieilles sportives qui se tirent la bourre, nostalgiques de leurs jeunes et fougueses années. On redescend en rappel, les cordes parfois à l'horizontal, poussées par un vent froid et violent. On aura fait les 2/3 de la face.



Trois heures plus tard, repas en cours de digestion et gros sac sur le dos, nous montons vers le col d'Arsine pour bivouaquer. Ce premier gros effort paraît bien long à certains, le noir et la pleine lune distrayant heureusement un peu du réveil douloureux de certains muscles et articulations. Le bivouac s'installe au lieu dit Réou d'Arsine, au bord de méandres d'un torrent encore calme mais qu'on sent piaffant d'impatience de s'élancer avec furie vers le bas de la vallée. L'herbe doit mieux pousser dans le calme et notre matelas est dru et onctueux. On s'entasse à quatre sous un auvent de toile et on attaque notre nuit vers minuit, pour 4h30 de sommeil.

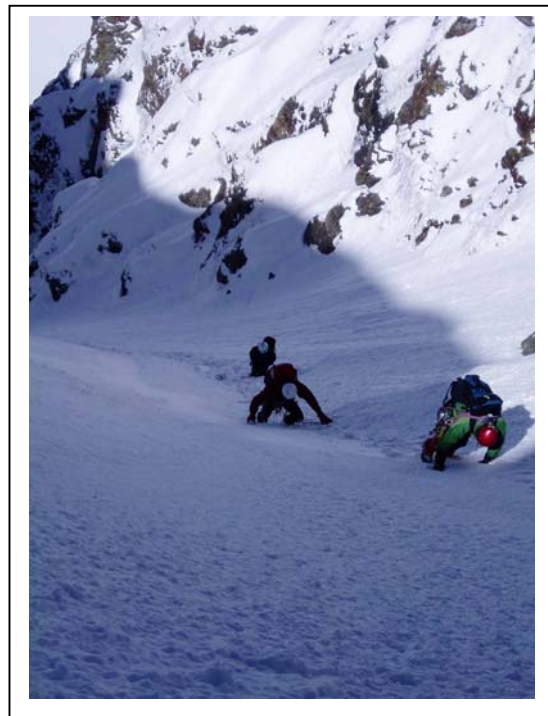
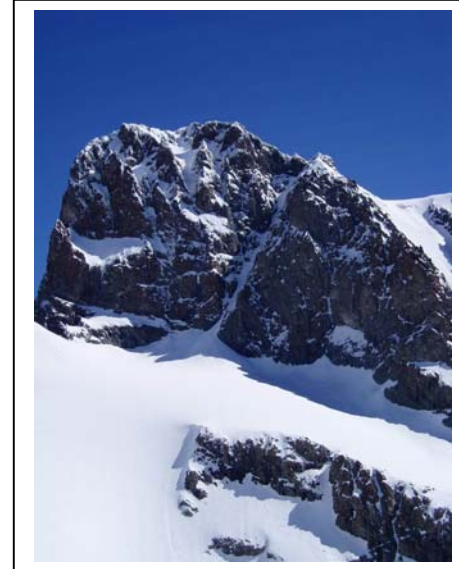
Vers 5h15 les jambes reprennent leur marche vers le sommet des Agneaux, tout comme le font des nuages gris et étales qui au fur et à mesure s'assemblent pour former un plafond uniforme qui baisse à notre rencontre en même temps que nous montions. Le plafond gris gagne la course au sommet, et comme pour nous le prouver par des actes déverse sur nous flocons et brumes humides. Le sommet est pris d'assaut, le vent s'en mêle, soulevant et transportant des vagues d'embruns neigeux sur nos gueules. On n'insiste pas : arrivé au pied de la calotte sommitale, de 250 m de haut à 50/60°, on dépose les armes. Pour deux du groupe l'émerveillement est déjà au RDV : marche sur ces géants glacés et séracs impressionnants à 3300 m. On s'émerveille presque de leur émerveillement, tellement ça devient banal après quelques années à fréquenter la haute montagne. Allé les enfants on rentre au

camion, le sommet dans la purée de poids on peut s'en passer !. A la redescente on s'amuse beaucoup à glisser les névés sur les fesses.

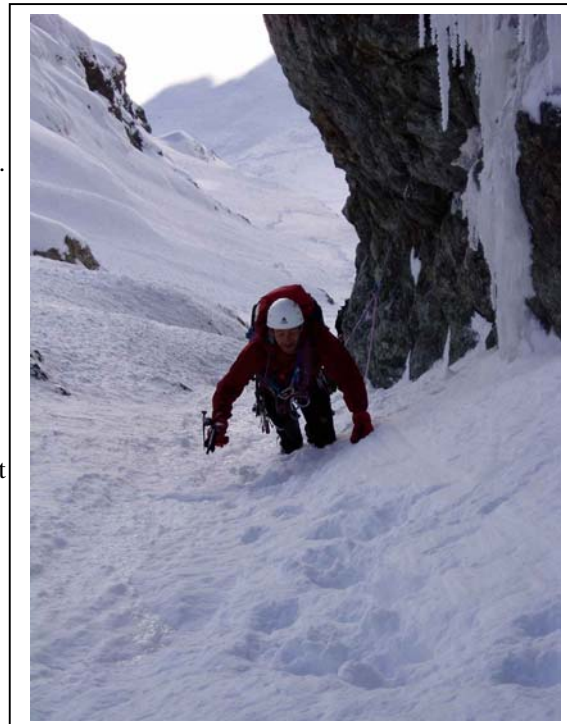
On récupère les affaires de bivouac et le retour se fait en partie sous la pluie. La météo ne s'est pas trompée : lundi risque d'être mauvais et mardi encore plus. Ce qui nous permet du coup de grimper en école d'escalade lundi matin, et de picoler et de bien se marrer le reste de la journée jusqu'à tard dans la nuit. Je ne me souviens plus de la liste des courses en marques de bière et de vin rouge. Pour l'alcool anisé là oui c'était du Pastis. Boris gagna au tarot, signe que l'alcool avait émoussé les capacités des autres. Même Sylvie nous sortit une blague salace à propos de cartes qui ne sucent pas : on n'a pas bien tout compris mais elle a beaucoup rigolé avant de s'effondrer dans son verre à bière. J'exagère pour l'effondrement, mais pas pour la blague. Bref le mardi matin se leva sur un temps pluvieux, des têtes douloureuses et des estomacs mal en point.

Le point météo du mardi nous laisse accroire que l'été est pour le lendemain, et qu'il durera au moins toute la semaine. Branle bas de combat : direction le refuge du Pelvoux pour deux courses : arêtes de Sialouze puis arête sud du petit Pelvoux (ou le groupe de l'année dernière s'était dramatiquement cassé les dents). Montée sous la pluie des 1200 m de dénivelé qui mènent au refuge, et arrivée quelques heures plus tard : trempé comme une soupe pour moi, moyennement trempé pour Boris et Sylvie, sec pour Nicolas. Seule solution pour ne pas attraper la mort dans nos vêtements mouillés : les couvertures du refuge. Des zombis à cape de laine rodent dans le refuge, mollets... et plus si affinités... à l'air. Le repas (hors sac) est le bien venu, tout comme la bière et la petite tartelette rhubarbe citron meringuée du refuge. Nous sommes 5 en tout à dormir au refuge. Sylvie et Nico disparaissent bien vite chez Morphée. Nico et moi restons avec les deux commentateurs d'RMC qui bercent le gardien. Ce soir au programme : catastrophe nationale de l'euro 2008 face à l'Italie, après celle vécue face à la Hollande. Le décalage est assez surprenant entre cette folie footballistique passionnée et nationale, et notre humble, gratuite et dérisoire histoire montagnarde. J'imagine l'époque imaginaire où nos courses seront retransmises à la radio en direct : « Nicolas pose son crucifix dans une fissure, le coince à coup de marteau ; le voilà qui s'élance dans le crux de la longueur. Ses jambes flageolent, il va lâcher ; un cri de Sylvie déchire le jour... ah mais fantastique Nicolas vient de bondir de trois mètres sur une réglette, action merveilleuse de maîtrise, d'ailleurs il en rigole beaucoup... ouh là là beaucoup trop, ses mains viennent de lâcher prise, il chute, son casque fait des étincelles.... ». Ca pourrait avoir de la gueule !

Mercredi 4h00 : déjeuner, sac, marche. Noir mais beau. Ciel pur, soleil naissant, orange. Flamboiemment des quelques nuages du fond de vallée. Les deux autres alpinistes du refuge nous précèdent. On les rejoint à la Bosse de Sialouze qui marque l'entrée sur le glacier de Sialouze au sud... Ils partaient pour faire l'arête de Sialouze mais se questionnent sur l'opportunité de la chose en voyant l'enneigement des faces sud et notamment celles de la redescente de la brèche supérieure de Sialouze. Le premier soleil depuis bien longtemps sur ces faces surchargées va purger toute la neige et ça risque de déménager pas mal. Ils renoncent et font demi-tour pour aller grimper demain dans la face ouest de Sialouze. On suit le même raisonnement vis à vis de la possibilité de faire l'arête de Sialouze, toutefois le gardien nous a parlé du couloir Mettrier sous la pointe Puiseux. Couloir AD situé au fond d'une faille prononcée de la face sud-ouest. Le soleil n'y pénétrera que tard dans la journée, nous décidons donc d'y aller voir. Nous posons nos traces dans un paysage vierge de toute trace humaine. Seuls au monde. Moments rares et jouissifs au milieu de ce paysage splendide et sauvage. Sentiment de solitude et de liberté extrêmes. Nous avançons sans trop de mal, quelques zones de neige molle échauffent nos cuisses pas encore bien aguerries aux efforts. Le cône de déjection du couloir est en neige pulvérulente : ça brasse à max et la technique de progression pied/genou fait merveille (vous ne connaissez pas !!!! Pour 10 euros je donne des cours... Inscription dès les prochaines chutes de neige).



Plus haut, avec la pente croissante, la neige porte bien. Quelques ressauts en glace sont visibles plus haut. Tout cela semble stable et peu expo. Nous nous y lançons. Nous n'avons chacun qu'un piolet technique mais comme excès de bien nuit à la moralité et à la relation humaine, c'est parfait ainsi. Et l'expérience y gagnera. Le couloir oscille entre 45 et 50° sur 300 m, avec des ressauts courts en glace un peu plus raides. Nous évitons le centre du couloir où passent quelques coulées de neige légère, fruit du nettoyage des banquettes supérieures au couloir.



Rien de bien méchant, seulement désagréable quand le neige s'engouffre dans le col de la veste. Dans les passages raides et/ou en glace on colle à la rive droite, rocheuse, pour y poser quelques points de protection. La fin du couloir se fait en tirant des longueurs. Les rochers environnants sont couverts de glace et de concrétions neigeuses faisant ressembler le couloir à une galerie souterraine. Le soleil les effacera bien vite, nous en tirons un profit d'autant plus intense qu'éphémère. A l'avant dernier relais que j'installe quelle n'est pas ma surprise de constater que la corde n'est plus attachée à mon baudrier : comme c'est original ! J'avais eu besoin de rallonger la corde pour atteindre le relais et dans la manip j'ai tout viré sans m'en rendre compte. Mes trois coéquipiers m'avaient averti mais je n'avais rien compris et ils ne s'étaient pas affolés à me voir continuer décordé. Un sentiment d'abandon passager peut-être....

Nous sortons en plein soleil, 100 m sous le sommet de la pointe Puiseux, avec à nos pieds l'énorme selle glacière du glacier du Pelvoux. La pointe Durand est en face, et le Petit Pelvoux sur notre droite. L'arête sud du Petit Pelvoux que l'on voulait éventuellement faire le lendemain est gavée de neige. On s'en passera donc.

Ca rayonne un maximum, un vrai four !! On monte au sommet pour admirer le paysage fabuleux qui nous est réservé : les Alpes à 360°. Nico et Boris battent pour l'occasion leur record d'altitude : 3943 m, on leur valide le 4000, car à la clef il y a des bières. Ils versent une larme. Qu'ils sont attendrissants....

Deux hélicoptères tournent autour de nous un moment, pour nous rappeler peut-être que nous ne sommes pas seuls au monde. Nous ne nous attardons pas trop car le soleil chauffe depuis quelque temps déjà le couloir Coolidge de redescente, orienté sud-ouest. Je m'inquiète en constatant que dans le couloir la neige est très lourde sur 30 à 40 cm, et repose sur une couche dure, sans cohésion entre les deux. On choisit de faire des mains courantes en rive gauche dans la partie raide du couloir : c'est un peu long mais la sécurité le justifie amplement. La montagne gronde depuis ce matin sans discontinuer. Toutes les faces au soleil se purgent et c'est assez impressionnant.

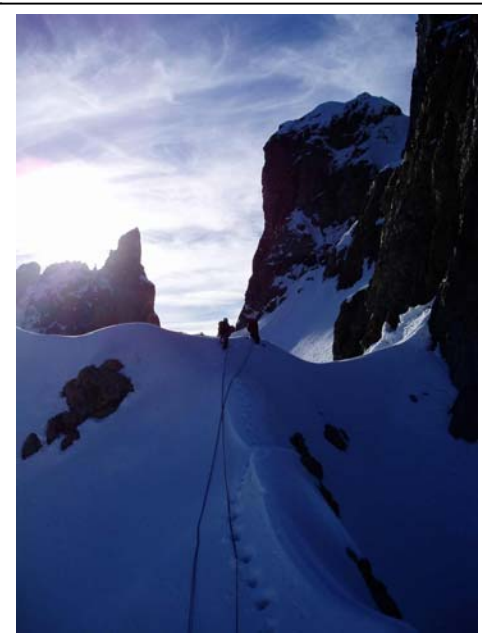
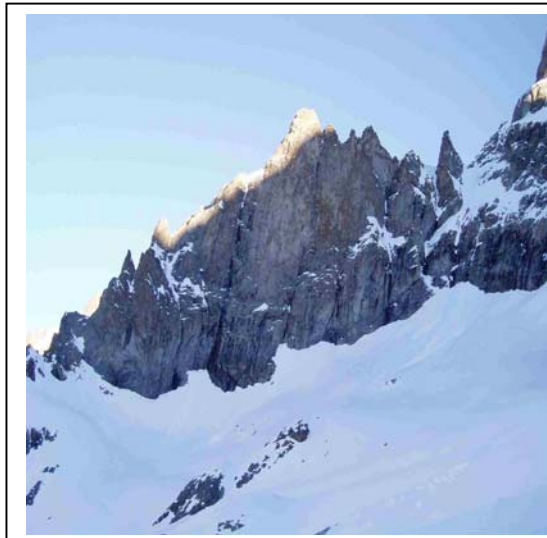
On finit le couloir, pour certain en cul-cul luge, bien plus efficace et reposant que le brassage jusqu'au genoux.



Retour au refuge du Pelvoux. Bière, repas, tartelette. On est plus nombreux : 12 ou 13. Nous 4, un alpiniste solitaire (téméraire le gaillard, et chanceux à mon sens), et un groupe de militaires qui découvrent la haute montagne. Le solitaire va au pic Puiseux par le Coolidge en A/R. Les militaires font la traversée du Pelvoux (couloir Coolidge, glacier du Pelvoux puis des Violettes). On sera donc seul pour tenter la traversée des arêtes de Sialouze (D). De ce qu'on en a vu la partie sud est en condition relative, la nord semble bien chargée en neige. Les durées topo sont de 3h00 pour la partie Sud et de 2h00 pour la nord, ce qui nous laisse de la marge pour assurer. Le topo annonce de plus une course équipée, à l'ancienne certes (pitons), ce qui devrait faciliter la tenue des horaires.

Levé 4h00. A 7h00 on est à l'attaque. Il y a en tout 10 gendarmes à escalader. On comprend bien vite que l'équipement est en fait inexistant (un ou deux pitons par longueur) et que la difficulté est soutenue et continue. Le rocher est excellent et magnifiquement sculpté. Les gendarmes ne se laissent pas contourner, sauf un ou deux. On est tenté parfois d'enfiler les chaussons mais les fréquents passages en neige rendent la chose peu pratique. On enchaîne de très beaux pas, fins, et certains durs et physiques. Tantôt une traversée scabreuse, tantôt une cheminée raide enneigée et glacée. Les longueurs se succèdent à un rythme élevé, ainsi que les heures. Il nous faut 7 heures pour arriver au sommet par l'arête sud. Il aurait fallu pouvoir marcher corde tendue, ce qui était difficilement envisageable sur ce rocher ne permettant pas de multiplier les points d'assurage et de difficulté continue, sans parler des passages en neige.

Il fait beau et doux nous pouvons finir tard. J'ai bon espoir que la partie nord de l'arête se fasse plus rapidement, mais en pratique même combat au nord qu'au sud. Les gendarmes étaient même systématiquement couverts de neige sur leur versant nord, compliquant leur descente. Nous voilà donc à 21h00 heure à la brèche supérieure de Sialouze, toute écrasée et ridicule au pied de l'énorme face sud du pic Sans Nom. La brèche marque la fin de l'arête nord et le point de départ de la descente. Descente qui va se faire de nuit. On regrette avec Boris de ne pas avoir coupé les cordes avant. On aurait pu inventer une histoire à faire pleurer dans les chaumières... car merde enfin on allait rater la bière au refuge du fait de ce retard ! La bière au refuge est quand même un incontournable qui pèse bien lourd à coté de deux misérables vies d'alpinistes !!.



En l'occurrence notre humanité avait pris le pas sur la convivialité et c'est conciliants et philosophe que nous finirent l'arête jusqu'à la brèche. Arête soumise qui se couchait devant le dernier énorme et impressionnant gendarme, dans un beau final neigeux effilé et louvoyant.

Les rappels dont le topo parle sont vaguement existants. Les deux premiers sont à sécuriser. On pitonne pour assurer le premier et on refait le second dont le seul piton existant est sorti en tirant dessus à la main. Les trois suivants sont à chercher dans le noir. Le dernier rappel se fait en fil d'araignée dans le vide intégral, énorme gueule aspirante. Le noir accentue les distances et quand on voit une frontale tout là haut qui s'élance dans le vide on dirait luciole partant du nid pour l'apprentissage du vol et de la vie (je ne suis pas bien sûr que les lucioles volent mais bon... prose et sens n'ont pas de comptes à rendre...).

Je fais un salto arrière bien involontaire dans la neige pour décoincer la corde de rappel. On redescend ensuite le glacier encordé, sous la pleine lune.

On arrive au refuge vers 2H00 du matin. Ca fait 22 heures que nous sommes levés. Les troupes sont pourtant assez fringantes et on s'attarde même un peu au seuil du refuge à refaire cette belle course et à apprécier le coté fantastique de la redescente sous le clair de lune. On fumerait presque une clope si on en avait, et de bière je ne parle même pas. Le gardien n'a pas pensé hélas à nous en laisser un pack à la porte du refuge ! Il a toute fois indiqué dans quel dortoir aller se nicher chaudement.

Vers 7h00 on commence à se réveiller et vers 10h00 on attaque la descente en vallée. Les organismes ne sont pas trop atteints. Il nous faut surtout nous réhydrater, mais pour ce qui est du musculaire et du nerveux tout va bien. L'arrivée au camion est tout de même bien venue. On se pose à l'ombre, on étale tout. Pastis, bière, grosse bouffe. On pue, et le mot est faible pour les relents de Fennec qui émanent de nos douces et tendres personnes. Certains nourris au cassoulet la Belle Chaurienne gagnent la palme Channel 2025. Le camping d'Ailefroide possède heureusement des douches à laver les cochons, et nous nous autorisons à y soustraire quelques litres d'eau chaude pour retrouver odeur humaine. C'est mieux après, bien mieux : ça ne colle plus, on ose lever le bras devant le nez du voisin, les gens ne regardent pas sous leurs chaussures quand on passe près d'eux, et les hirondelles revolent haut. On fait un grand feu avec nos vêtements contaminés, le gardien du camping nous engueule mais après une demi-bouteille de Pastis vidée en commun il danse nu sur la table en compagnie de Sylvie, Sylvie qui décidément ne supporte pas l'alcool. On part en fin d'après-midi avant que la gendarmerie ne vienne mettre de l'ordre dans les lieux.

Deux projets de courses existaient avant la bavante de Sialouze : la traversée de La Meije ou la barre des Ecrins. La Meije n'étant pas en état, restait la barre, mais les 3 à 4 heures de marche de monté au refuge des Ecrins n'étant pas envisageable après l'énergie laissée le jour d'avant, c'est par une sieste dans l'herbe que le gros de notre petite troupe a passé l'après-midi. Le sommeil portant conseil c'est sur la Dibona que nous jetons notre dévolu.

Du col du Lautaret à la Grave nous admirons la belle des lieux, citadelle imprenable et imprévisible : la gracieuse et capricieuse Meije. Le rêve dans lequel j'aurais aimé emmener notre petite bande, pour qu'eux aussi se grisent de cette course exceptionnelle et exigeante. Elle a hélas des allures très hivernales et ça sera pour une autre fois, je ne tiens pas à ce qu'on y ouvre la trace cette fois ci.

Nuit aux Etages, à deux pas de la Bérarde. Réveil à la bourre. Sur trois aucun n'a entendu sa montre. On décolle finalement vers 6h15. On s'avale les 1200 m de dénivélé en 1h30. Nicolas court littéralement. A l'arrivée au refuge du Soreiller c'est grande braderie de matériel d'escalade. Une vingtaine de personnes cliquetantes en train de s'équiper. On n'est pas pressé, on s'installe au soleil et on attend que les cordées s'en aillent et commencent les premières longueurs. Evidemment la plupart sont dans la voie Madier que l'on veut également parcourir, raison de plus de prendre son temps. On démarre vers 10h00 et on attaque la descente des névés vers 19h30. On a vraiment pris notre temps quoi !! On n'a fait la connaissance et la cosette avec un groupe de parisiens qu'on retrouvait à chaque relais. Coté escalade rien à redire : quelques longueurs de toute beauté, un passage dans un tunnel un peu exigü, et un rocher excellent et très sculpté. Que du plaisir ! Avec Sylvie on s'est échappé dans la deuxième moitié de l'aiguille dans la voie Visite Obligatoire, plus dure et excessivement belle. Donne envie d'y revenir, hors saison, en dehors des périodes de transhumance des grimpeurs ...

Restait à fêter notre dernier soir en montagne et le plus long jour de l'année, car nous étions le 21. Finir en beauté et en musique en quelque sorte pour reprendre ensemble un peu de convivialité avant le retour à Toulouse. On s'est donc fait une descente fusée pour ne pas louper l'occasion d'un resto en cette belle soirée d'été. On débarque à 22h00 dans un hôtel restaurant familial de la Bérarde où les proprios nous accueillent chaleureusement. Que dire de notre bonheur à s'asseoir et à se faire servir dans ce cadre chaleureux et très familial, en comité restreint. Relâche des tensions, des projets ; saveur des courses et des moments passés ensemble. On est bien et ça se voit. Quelles drôles de bêtes que ces êtres à deux pattes, qui aiment rire et souffrir en montagne, se faire mal et se faire peur... Pour un quelconque enrichissement, pour un quelconque progrès... progrès vers où, vers quoi ? Vers son moi profond, vers le partage, vers la liberté et le sens.... ? Tout cela à la fois probablement.



Il faudrait plus de semaines d'Alpinisme de ce type, plus de participants aussi à ces sorties. Outre le coté humain, convivialité, ressourcement... je crois ces moments très formateurs, techniquement bien sûr, mais surtout en terme d'expérience montagne : sérénité, connaissance et maîtrise de soi vis à vis du milieu, que ne compensera jamais la technique quelle qu'elle soit. Je ne suis pas sûr de poursuivre l'organisation et l'encadrement de ces semaines dans les Alpes car c'est beaucoup de poids et de responsabilité, mais j'encourage les autres encadrants et non encadrants à pousser pour cette formule de sortie.

Philippe